



desclée
de
brouwer

Histoire

Notre histoire écrite par les papes

Catherine Marneur

Notre histoire écrite par les papes

Catherine Marneur

Notre histoire écrite
par les papes

Desclée de Brouwer

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

puis à Hiérapolie (actuelle Turquie). Il mourut crucifié la tête en bas.

Barthélemy. Cet apôtre dont le nom est une forme latinisée de l'araméen Bar Tholmaï (fils de Brisé) était peut-être handicapé lui-même. Il ira annoncer la Bonne Parole en Arabie, puis, probablement, vers l'Inde. On suppose qu'il est mort martyr, écorché vif ou noyé.

Thomas. Aussi appelé Didyme, c'est-à-dire « jumeau » en grec (et Te'oma en araméen), il était doté d'une grande culture religieuse. Il fut charpentier avant d'aller prêcher en Orient. Il voyagea beaucoup mais finit sous les flèches de soldats qui l'exécutèrent.

Matthieu, ou Mattei, signifie « don de Dieu ». Il est identifié à Levi, le publicain. Il est collecteur d'impôts pour les Romains. Matthieu rédigea le premier évangile. Il partit évangéliser l'Éthiopie, sur les pas de Thomas. Il serait mort assassiné durant son voyage.

Jacques. Il aurait dirigé l'église de Jérusalem et serait mort martyr en 62, coupé par le fer. C'était le fils d'Alphée. On l'associe souvent à Philippe car leurs reliques furent transférées dans la basilique romaine des douze apôtres le même jour, soit le 1^{er} mai 565.

Jude. Cet Araméen est aussi appelé Thaddée, du mot thaddaï qui signifie le sein qui nourrit. Peut-être était-il chargé de la traite des bêtes ? Il ne mourra pas martyr.

Simon. Surnommé le Zélote, ce qui laisse supposer qu'il appartient à la résistance juive contre les Romains.

Judas. Responsable de la mort de Jésus pour certains, il est appelé l'Isariote, dont un mot araméen proche signifie « traître ». Rongé par le remords, il se pendit.

Matthias. Il est désigné pour remplacer Judas après

l'Ascension. Il serait mort martyr.

II^e et III^e siècles (101-300)

Persécutions et crises internes

Aux II^e et III^e siècles, l'Église doit faire face à deux grandes épreuves qui ont des répercussions dans la société gallo-romaine : les persécutions et les crises d'ordre doctrinal.

La situation socio-géo-politique

Au II^e et III^e siècles, la société romaine connaît de grandes mutations et les philosophes jouent un grand rôle dans une orientation nouvelle.

À Rome, quelques mois avant sa mort, l'empereur Adrien, qui avait régné trente et un ans, adopte un homme qui jouit d'une réputation de sagesse et d'intégrité : Titus Aurelius Antoninus, soit Antonin. Il sera son successeur. Antonin dit le Pieux est, dès 138, un très bon empereur, modéré envers les juifs et les chrétiens. Il protège les esclaves de maîtres agressifs et il encourage l'éducation. À l'époque antonine, un renouveau de discipline morale apparaît pour redonner à la société civile harmonie et concorde.

Le philosophe va jouer le rôle de conseiller favori du roi qui peut dire aux classes supérieures ce qu'il est bon de faire ou de ne pas faire. Il est d'ailleurs sollicité pour ce rôle auprès des « bien nés ». Mais son discours va s'étendre aux couches inférieures par le fait que les exhortations philosophiques sont reprises par les guides spirituels chrétiens, tels Clément et Cyrille d'Alexandrie, et transmises bien souvent par l'intermédiaire des commerçants d'origine et de culture diverses aux

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Mots en marge

Païen : se dit d'une personne qui n'a aucune croyance religieuse ou d'un polythéiste, par opposition à un chrétien.

Dogme : point fondamental de doctrine. C'est un décret, mais aussi une opinion. L'ensemble des dogmes, écrits à présent, indiquent une direction commune de pensées.

Pères de l'Église : parmi les écrivains chrétiens, ils jouissent d'une autorité particulière et ont une vie extraordinaire. Les plus admirés sont appelés « docteurs », ainsi que les grands maîtres récents. On peut citer, parmi les anciens : Ignace et Jérôme. Et, à partir du XII^e siècle, parmi les trente-deux docteurs : Bernard de Clairvaux ou Thérèse de Lisieux.

Lapsi : ce sont les chrétiens qui renient leur foi que l'on appelle ainsi. Dix siècles plus tard, on appellera « relaps » ces chrétiens qui retombent dans l'hérésie.

Antipape : on nomme ainsi les hommes prétendant au titre mais non reconnus par l'Église.

Panthéisme : système religieux qui identifie Dieu et le monde.

Célibat et abstinence

La plupart des premiers apôtres étaient mariés. Pierre partit pour Rome accompagné de sa famille. Mais, aux II^e et III^e siècles, une nouvelle morale s'affirme chez les chrétiens, qui prêche le renoncement sexuel pour quelques-uns, l'entente conjugale pour tous et la désapprobation du remariage. Ces dernières dispositions vis-à-vis des veufs et des veuves offrent l'avantage d'offrir à la communauté des personnes disponibles en temps et en énergie. Ils garantissent la cohésion au sein de la communauté. L'idée directrice est que la famille doit représenter, sous sa forme primitive, l'idéal d'une « simplicité de cœur » que l'on demande à l'ensemble des chrétiens.

Dans la communauté chrétienne, l'accès aux postes élevés est lié au célibat, souvent obligatoire. Non pas par dégoût du corps et de la sexualité, mais parce qu'être vierge ou faire abstinence permet un état de disponibilité complète à l'égard de Dieu et des autres, toujours dans le but d'atteindre un idéal de la personne « au cœur simple ».

L'abstinent et la (le) vierge sont admirés de leurs frères car ils subliment leur amour pour Dieu. En ce sens, ils sont un peu enviés par les membres du clergé encore mariés et les incitent à les imiter.

IV^e siècle (301-400)

Les enjeux politiques transforment l'Église

Au IV^e siècle, l'Église se positionne en Orient et en Occident. L'évêque de Rome doit affronter un grand homme politique : Constantin.

La situation socio-géo-politique

Au IV^e siècle, des nouveaux codes de conduite modifient la société gallo-romaine. On remarque la montée très forte du nombre de célibataires dans l'Église. À une époque où un(e) célibataire qui souhaite le rester n'a pas de statut, ce célibat prend souvent la forme d'abstinence chez les personnes mariées. Il permet d'abolir l'ambition, la solidarité de famille et de faire abstraction des liens privés qui pouvaient détourner le prêtre ou l'évêque de son rôle dans l'Église, mais aussi de sublimer l'Amour pour Dieu.

Pour ce qui concerne l'aspect extérieur, c'est une époque où le vêtement se différencie franchement selon la classe et même au sein des classes supérieures, distinguant chacun et s'ornant souvent d'emblèmes le définissant.

L'évêque de Rome, quant à lui, porte une tunique anonyme.

Les villes romaines du IV^e siècle sont bien entretenues. Il y règne la sécurité. Réceptions et jeux de cirque sont toujours d'actualité mais ils expriment davantage la loyauté de la cité envers ses dirigeants que des espaces associés à l'idolâtrie.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Les papes

ANASTASE (399-401) élu pape, il n'a guère le temps de resserrer son autorité vis-à-vis des partisans d'Origène et des donatians.

La Grèce vient d'être dévastée par les Wisigoths et les Huns, et la Gaule envahie par des tribus barbares, telle les Vandales. L'Occident entier est menacé par l'invasion d'ennemis et l'Église est sauvée grâce au fils d'Anastase, Innocent.

INNOCENT (402-417) succède à son père. Durant son règne, Jean Chrisostome est l'évêque de Constantinople. Chrisostome signifie « Bouche d'or », en grec. Jean écrit un traité: *Sur le sacerdoce*, dans lequel il analyse les responsabilités du clergé vis-à-vis de la société civile. Un document qui unit les chrétiens dans l'admiration qu'ils portent à ce prédicateur.

Innocent intervient lorsque Jean entre en conflit avec l'évêque d'Alexandrie – soutenu par l'impératrice Eudoxie – à cause de ses discours moralisateurs. Jean, exilé, est rappelé par le peuple, puis exilé à nouveau. L'affaire doit être jugée à Rome. Mais l'empereur Honorius n'a d'autre préoccupation que les Goths qui envahissent l'Italie. Il ne peut pas les arrêter.

Et il en est de même pour les Wisigoths qui, sous les ordres d'Alaric, mettent Rome à sac le 24 août 410. Cependant, après l'intervention d'Innocent, les soldats wisigoths reçoivent l'ordre d'épargner les habitants et les églises. Le pape a vaincu les querelles politiques.

Peu après, Innocent se tourne vers l'Afrique qui abrite un bon nombre d'hérétiques qui discute la discipline qu'il impose. Il remet les points sur les i aux évêques qui sont responsables devant leur pape et consolide ainsi son Église.

Pendant les quinze ans que durera son règne, Innocent sera respecté et saura se montrer ferme.

Un Grec devient alors pape : **ZOSIME** (417-418). Il manque d'annihiler les efforts d'Innocent par ses maladresses et sa faiblesse.

À sa mort sont élus deux papes : **EULALIUS**, installé au Latran par le préfet Symmaque, et **BONIFACE**, à Saint-Pierre. On en appelle encore une fois au jugement de l'empereur qui veut convoquer un concile. Mais, à l'approche des fêtes de Pâques, Eulalius commet un impair en outrepassant les ordres de l'empereur de rester hors de Rome et en refusant de se faire juger par un concile.

BONIFACE (418-422) est intronisé et l'empereur d'Occident, Honorius, intervient. Pourtant dépassé par les événements politiques, il trouve le temps de promulguer une ordonnance selon laquelle, en cas de double élection, un troisième candidat serait élu. Boniface se tait.

Plus tard, il rétablit la paix doctrinale en Afrique et rallie à Rome le clergé de Gaule.

Cependant, au niveau social, son influence est nocive pour la paix, l'égalité et l'unité des chrétiens. Il interdit par exemple aux femmes de brûler de l'encens à l'autel, et même de le toucher. En outre, il interdit aux esclaves d'être clercs, sans pour autant se poser de question sur leur statut.

Sur le plan politique, il persuade l'empereur d'Orient, Théodore II, de mettre sous juridiction romaine la province d'Illyrie jusqu'alors sous contrôle du patriarche de Constantinople.

Septembre 422 voit l'élection de **CÉLESTIN** qui doit combattre l'hérésie des pélagiens, puis celle de Nestorius, évêque de Constantinople. Les premiers sont les disciples de Pélage (cc

360-422) qui, en réaction contre le manichéisme, défend l'idée que chaque homme est responsable librement, excellemment créé, et que chacun a en lui la force et le pouvoir de charité, de justice, etc.

Pélage relègue la grâce de Dieu et le péché originel à un second plan. Ainsi, il développe un courant anti-augustinien, fort prisé en Gaule.

Quant à Nestorius, il prétend que Jésus est deux personnes distinctes : le Verbe, fils de Dieu, et Jésus, fils de Marie. Et que Marie n'est donc pas la mère de Dieu.

Célestin, agacé par ces hérétiques qui discutent des dogmes, se fâche. Persévérant, il vient finalement à bout de Nestorius qui démissionne.

Entre-temps, Augustin d'Hippone meurt le 28 août 430, alors que les Vandales assiégeaient sa ville.

SIXTE (432-440) succède à Célestin. L'année de son élection est aussi l'année de l'ordination épiscopale de Patrick qui s'en ira évangéliser l'Irlande avant d'en devenir le saint patron.

On retient surtout de Sixte ses goûts de bâtisseurs. Voulant rivaliser avec les Églises d'Orient, il termine Sainte-Sabine, reconstruit le baptistère de Latran et restaure la basilique de Libère, et l'Église romaine accepte les dons des riches veuves. Rien ne semble trop beau pour le clergé et les saints hommes comme Jérôme en sont abasourdis et outrés.

Cependant, certains apprécient ces débordements et observent d'un œil concupiscent : les Barbares.

Il n'y a pas qu'à Rome que tout est trop beau car Carthage, superbe ville où même le clergé est oisif, est, par les tentations qu'elle offre, prise par Genséric, roi des Vandales, en 439.

C'est alors qu'entre en scène un archidiacre nommé Léon.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

SYLVÈRE (536-537). Fils du pape Hormisdas, il est imposé par Théodat, roi des Ostrogoths, sous l'œil mauvais et envieux de Vigile, autrefois désigné par Boniface II comme son successeur. C'est Théodora qui ourdit un complot, démet Sylvère en l'accusant de tous les maux et impose Vigile.

VIGILE (537-555) est choisi par Théodora contre la promesse de réhabiliter le monophysisme et d'assurer le soutien à son mari, l'empereur Justinien. Poussé par les évêques, Justinien ordonne la reprise du procès de Sylvère, mais Vigile, rusé, demande à se voir confier la protection de son ennemi. Il réussit si bien dans sa démarche qu'il le laisse mourir de faim. Ne respectant pas non plus les promesses faites à Théodora, puis à Justinien (il refuse de signer l'édit des Trois Chapitres* qui condamne trois théologiens nestoriens*), il finit excommunié, sali, déshonoré et haï de tous.

PÉLAGE (556-561) est imposé par Justinien car il est rallié à la politique impériale. Il a bien du mal à s'imposer car les Romains ne voulaient pas d'un pape nommé par Byzance. De plus, la petite histoire des Trois Chapitres continue à chagriner, et seuls les évêques d'Orient ratifient cet édit.

Justinien soumet Pélage à ses ordres et, de ce fait, celui-ci n'a pas d'influence sur l'Église universelle et se contente de limiter son autorité à Rome, encombrée de miséreux. Avec l'aide de ses clercs, il dépense beaucoup d'énergie pour les aider.

C'est Pélage qui entreprend la construction de la basilique Saint-Philippe-et-Jacques.

JEAN III (561-574). Pendant tout son règne, il lutte contre le schisme avec l'Orient. En 565, Justinien meurt. C'est son neveu, Justin II, ainsi que Sophie, l'épouse de celui-ci (une nièce de

l'impératrice Théodora), qui prennent le pouvoir pour treize ans de l'Empire byzantin affaibli et menacé.

En 568, les Lombards venus de Pannonie s'installent en Italie. Ils s'intègrent parfaitement et se convertissent au christianisme. Mais une partie d'entre eux assiège Rome, et cela retarde la nomination du successeur de Jean.

BENOÎT (575-579). Homme bon, Benoît va essayer de soulager la misère des Romains assiégés et affamés auxquels l'empereur Justin II fait tout de même parvenir de temps en temps du blé d'Égypte. Benoît vit un règne en apôtre, près de son peuple.

PÉLAGE II (579-590) est choisi sans l'accord de l'empereur, trop lointain. Pélage réussit à convaincre les Lombards d'épargner Rome, moyennant un fort tribut. Et, pour éloigner complètement le danger, il demande l'aide des Francs. Mais les Mérovingiens ont déjà bien assez à régler leurs querelles. Finalement, Pélage, utilisant son pouvoir temporel, signe un acte de paix provisoire avec les Lombards.

C'est lui qui fait ériger Saint-Laurent-Hors-les-Murs.

Il meurt, bien aimé, avec bon nombre de ses concitoyens, lors d'une épidémie de peste.

GRÉGOIRE (590-604) est un moine. Il refuse tout d'abord le siège de l'évêque de Rome car il aime la vie monacale. Arrière-petit-fils du pape Félix III et fin diplomate, il signe une trêve avec les Lombards – qui n'ont qu'une idée en tête : dominer l'Italie – afin d'épargner Rome. La ville dépend pourtant de l'Empire d'Orient et de l'empereur Maurice (582-602), bon stratège. Mais Maurice doit repousser les Perses, les Avars et les Sklavèques avant tout.

Grégoire va administrer la ville (son premier métier puisqu'il

était administrateur civil), s'occuper de l'approvisionnement du blé, assurer la justice et, de ce fait, devenir le maître de Rome. Sans avoir de comptes à rendre à l'empereur.

Cependant, Grégoire se rend bien compte que la paix durable ne s'imposera que lorsque les princes lombards se convertiront au christianisme. Alors, il soutient Théodelinde, l'épouse catholique du roi Agilulf. De ce couple de Lombards naît Adalod, qui reçoit le baptême catholique, installant par là même la paix. L'influence de cet évêque de Rome est à son apogée.

Parallèlement, Grégoire reste le chef de l'Église et il comprend l'importance des bonnes relations avec les rois barbares. Il envoie un groupe de moines évangéliser la Grande-Bretagne, sous la conduite d'Augustin de Cantorbéry, et c'est un succès puisque le roi Ethelbert se convertit.

Après quatorze ans de règne papal, Grégoire, dit le Grand, laisse des écrits (lettres, homélies, traités de pastorale) qui, par leur simplicité, seront très appréciés au Moyen Âge. On lui doit aussi d'avoir donné un caractère universel aux chants de l'Église. Il meurt le 12 mars 604. Il sera estimé comme irremplaçable pour beaucoup.

Il faut attendre six mois pour qu'un nouveau pape soit appelé à régner.

SABINIEN (604-606) est diacre. Jaloux de la notoriété de Grégoire, il s'emploie à salir sa mémoire. Sans morale, il n'hésite pas à s'enrichir en vendant le blé de l'Église à des affamés. En février 606, lorsqu'il meurt, le peuple maudit son cadavre.

C'est Sabinien qui prescrit l'usage des cloches pour annoncer l'office.

Un an après la mort de ce pape, un ami du regretté Grégoire

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

seule nature au Christ.

GRÉGOIRE II (715-731) est romain et il réagit comme tel. Beaucoup moins souple que ses prédécesseurs vis-à-vis des empereurs de Byzance : Théodose III (716-717) et Léon l'Isaurien (717-740), il confirme son attitude souveraine sur l'Occident. Sans trop d'efforts, car Léon III, par ses maladresses dans ses choix de politique religieuse (querelle des images), n'inspire aucun respect et aucune confiance à Rome qui est théoriquement sous son protectorat.

Ainsi voit-on Grégoire II, puis **GRÉGOIRE III** (731-741) chercher des appuis en Occident. Les Lombards s'imposent en Italie et les Arabes avancent. Les papes, dont l'autorité croît à mesure que celle des empereurs byzantins décroît, trouvent une solution en cherchant des amitiés auprès des rois barbares.

Pendant ce temps, en France, Charles Martel assujettit les dignitaires ecclésiastiques en transférant des biens de l'Église à l'État. Il acquiert ainsi des terrains qu'il offre aux guerriers de son armée de métier. En cette année 741, alors que Charles Martel décède, entre en scène le pape qui libère définitivement Rome de l'emprise de Byzance : Zacharie.

ZACHARIE (741-752), dès le début de son pontificat, va s'efforcer de négocier avec les Lombards qui laisseront les peuples convoités en paix quelques années et, en 751, il participera à changer l'Histoire. En effet, cette année-là, Pépin le Bref, s'empare du pouvoir et devient le premier de la dynastie des Carolingiens. Son coup d'État n'est pas jugé critiquable par Zacharie qui, bien que grec, comprend où sont les intérêts de l'Église.

Or, Pépin ne fait pas l'unanimité, et une seconde cérémonie

a lieu pendant laquelle Boniface, le légat du pape, donne l'onction sainte au nouveau roi. Pépin devient un personnage élu de Dieu grâce au pape qui, par son action, se positionne politiquement au-dessus des rois. L'Église et le royaume franc deviennent alliés. L'influence du pape joue en faveur des peuples opprimés et apeurés par les Lombards et les Arabes.

ÉTIENNE II (751-757) continue l'œuvre d'alliance avec les Francs et il se rend auprès de Pépin pour le supplier de lui venir en aide. Nous sommes en janvier 754. Pépin l'accueille à Ponthion (près de l'actuel Vitry-le-François) comme un vassal devant son roi se prosternant et guidant le cheval du pontife par la bride. Étienne II s'installe à Saint-Denis où les deux hommes négocient. On se fait de belles promesses qui se soldent par un nouveau sacre de Pépin ainsi que par le sacre de ses deux fils, Charles et Carloman. Ainsi, toute la famille est choisie et soutenue par Dieu.

Pépin offre au pape le duché de Rome, l'exarcate de Ravenne et la Pentapole en 756, après avoir négocié puis menacé Astolfe (749-756), le souverain lombard, en assiégeant sa ville : Pavie.

Quand Astolfe meurt, le « patrimoine de Saint-Pierre » n'est pas complet et son successeur, Didier, n'est pas pressé de remplir les engagements de son prédécesseur.

PAUL (757-767) aussitôt élu en fait l'annonce au roi des Francs et non à Byzance, rappelant ainsi à Pépin les liens d'entraide qui les unit ou, plus vraisemblablement, le lieu qui oblige les Francs à aider Rome. Paul menace le Lombard en sollicitant Pépin, mais celui-ci, occupé à son jeune royaume franc, leur suggère de s'entendre. Effectivement, en 766, un accord de paix s'établit entre le pape et Didier. À sa mort, le 28 juin 767, des rivalités et des passions se déclenchent car le siège de l'évêque de Rome a

acquis un prestige et une autorité qui fait des envieux. Prestige spirituel en ayant le pouvoir de sacrer des rois ; autorité politique sur le monde occidental.

CONSTANTIN II (767-768) est nommé le jour même du décès de Jean par Toto le Népi, dont il est le frère. Mais ni les évêques ni Pépin ne reconnaissent en ce laïc leur pape. Il finit sa vie dans un couvent après avoir subi le martyre (on lui crève les yeux). Constantin II figure sur la liste de l'*Annuaire pontifical* avec les antipapes, mais nous le mentionnons car son expérience malheureuse conduira ses successeurs à choisir les papes, non parmi les laïcs, mais parmi les gens d'Église.

ÉTIENNE III (768-772), un prêtre, est choisi par le parti favorable aux Francs. Il condamne les iconoclastes*. La crise iconoclaste (*voir l'encadré*) dure depuis quelques années déjà, et les empereurs d'Orient voient un blasphème en la représentation du divin. Les iconodules sont persécutés : « Ils furent livrés à des supplices variés : on les brûla, on leur arracha la barbe ; d'autres eurent la tête brisée sur des tables de pierre où se trouvaient les noms des saints ; on leur creva les yeux... » (le patriarche Nicéphore raconte).

ADRIEN (772-795) est, contre les Lombards, l'allié de Charlemagne (768-814) qui lui confirme la possession des domaines pontificaux en 774, date à laquelle il vainc définitivement les Lombards et libère Rome.

Charlemagne va insister sur la nécessaire collaboration entre le comte et l'évêque. Le diocèse a d'ailleurs à peu près les mêmes frontières que le comté.

De son côté, Adrien va, vingt ans durant, tout faire pour aplanir les tensions entre Rome et Byzance. Au fil des années, il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cadavre du défunt pape, lui fait un procès, lui fait trancher la tête par un bourreau et ordonne la dispersion de son corps dans le Tibre. Toutes les mesures et les actes pris par Formose sont annulés ou invalidés. Le peuple est en colère. En récompense, il meurt étranglé, sans doute par des hommes d'Église.

À l'avenir, il n'y aura pas d'autre procès contre des défunts... présents.

En 897, **ROMAIN**, le frère de Marin, est sacré. Le temps de réhabiliter Formose. Puis, il est démis, ou parti de son propre chef. Les historiens sont divisés. L'époque est trouble. Romain finit sa vie dans un monastère, paisiblement.

THÉODORE II prend la relève pour trois semaines, pendant lesquelles il fait repêcher les restes de Formose et les fait inhumer.

Quatre autres papes seront élus ou imposés à la fin de ce siècle : **JEAN IX** (898-900), **BENOÎT IV** (900-903), **LÉON V** (903), **CHRISTOPHORE** (903-904). Des papes de faible envergure dont on préfère ne pas se souvenir. Meurtriers ou assassinés dans la tourmente des conflits d'intérêts qui secouent l'Italie. Christophore est un antipape.

Mots en marge

Dîme : du latin *decima*, dixième. Très vieil impôt qui fut d'abord conseillé avant que Charlemagne ne le transforme en loi civile. Tout producteur doit réserver entre le dixième et le quinzième de ses récoltes pour le clergé paroissial. Cet impôt sera supprimé à la Révolution.

Orthodoxe : conforme à la doctrine de l'Église.

Glagolitique : du slavon *glagol*, parole. Écriture usitée en littérature slave à l'initiative de Cyrille et Méthode. Ces deux frères sont reconnus comme des apôtres des peuples slaves.

Simonie : trafic d'objets sacrés.

Le Filioque

Filioque signifie « et du fils » en latin : *filio*, fils, et *que*, et du.

Les théologiens occidentaux, s'appuyant principalement sur les lettres de Paul aux Romains (Rm 8,9) et aux Galates (Ga 4,6), arrivent à la conclusion que l'Esprit Saint procède du Père ET du Fils.

En 794, Charlemagne demande d'intégrer le mot *filioque* au Credo et de généraliser cette formule : *Credo in spiritum sanctum qui ex patre filioque procedit*. Soit : « Je crois au Saint-Esprit qui procède du Père *et* du Fils. »

Le patriarche de Constantinople, lui, considère cette formule comme une hérésie et affirme que Dieu, le Père, est la source unique.

C'est le drame en 858 quand Photius, un savant installé à la place du patriarche Ignace par le roi Michel, puis démis par le pape Nicolas, fait tout son possible pour alimenter la querelle entre les deux Églises. Il réussit si bien que la différence de pensée contribue à pousser l'Orient et l'Occident à emprunter des voies divergentes.

Quant aux papes des IX^e et X^e siècles, ils refusent d'imposer cette formule au peuple, non par désaccord, mais pour éviter des querelles supplémentaires avec l'Orient. La formule sera finalement acceptée par Rome au début du XI^e siècle.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sera de plus en plus riche.

Les conséquences de cette réforme clunisienne sont doubles. Les voici :

- d'une part, on assiste à la réorganisation des monastères, à l'assainissement de certains et au renouveau culturel pour tous ;
- d'autre part, la parole chrétienne, par l'établissement de nouveaux monastères, est diffusée à travers toute l'Europe.

XI^e et XII^e siècles (1001-1200)

Les papes dans le jeu politique des empereurs allemands

Au XI^e comme au XII^e siècle, les papes ne sont que les vassaux des rois allemands. Certains papes luttent contre la simonie, parfois avec succès. La querelle des Investitures va durer plusieurs décennies.

La situation socio-géo-politique

Depuis la fin du X^e siècle, la France vit sous le règne des Capétiens. Premier de la lignée, Hugues Capet (987-996) a laissé le trône à son fils, Robert II (996-1031). L'Europe chrétienne est partagée en deux avec, à l'ouest, le royaume franc et, à l'est, l'Empire germanique.

Robert II le Pieux et Henri II le Germanique sont les deux grands monarques de ce début du XI^e siècle. Chacun respecte l'autre et ils établissent des liens fraternels, sans rivalité. De même que ses cinq successeurs : Henri, Philippe au XI^e ; Louis VI, Louis VII et Philippe Auguste au XII^e, Robert est pour ses sujets le vicaire de Dieu. Celui qui est sacré. En France, comme en Allemagne, chaque roi sacre son fils de son vivant, transmettant ainsi la couronne héréditairement. Les liens familiaux se resserrent et il en est fini des largesses accordées aux comtes et autres aristocrates. Seule l'Église reçoit des dons.

La France, à cette époque, est divisée en une quinzaine de principautés régionales dirigées par des princes qui ne rendent aucun compte au roi. Des forteresses s'érigent, en bois, puis en pierre. Pour les manants (du latin *manere*, résider), le châtelain exerce à la fois protection et domination. L'esclavage au sens propre disparaît et l'Église interdit d'asservir les prisonniers de guerre chrétiens. En tout état de fait, c'est le servage qui remplace l'esclavage.

La société française comporte trois catégories de personnes: celles qui travaillent, celles qui prient, celles qui combattent. Dans cette dernière catégorie, les chevaliers, appelés ainsi car ils montent à cheval, deviennent de plus en plus nombreux. Les chevaliers-soldats allègent leur harnachement, le perfectionnent (étriers, éperons) et choisissent des chevaux de qualité. Ces animaux sont ferrés, les forges se multiplient, favorisant le développement de l'outillage agricole. Les écus et les armoiries permettent une reconnaissance du chevalier à distance.

Cependant, malgré leur code d'honneur, les chevaliers ne sont pas tous des « gentils » et Louis VI de France (1108-1137) doit réprimer leurs violences à l'encontre des paysans.

Ce sont les chevaliers qui vont partir en croisade, dès le début du XI^e siècle. La première grande croisade*, proclamée par le pape Urbain II au concile de Clermont en 1095, dure trois ans (1096-1099). Les chrétiens d'Orient, submergés par l'envahisseur sarrasin, appellent au secours et ce sont quatre armées occidentales qui reprennent Jérusalem en 1099. Godefroi IV, plus connu sous le nom de Godefroi de Bouillon, s'y rend célèbre.

Pendant ce temps, en Italie, deux familles puissantes

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

les antipapes.

INNOCENT II (1130-1143). Il est soutenu par Frédéric Barberousse, et par les anciens hommes de main d'Henri V. Lui aussi a participé aux négociations du concordat de Worms. On lui oppose deux antipapes : Anaclet (1130-1138) et Victor (1138). Il s'enfuit alors en France et laisse Rome à Anaclet. En 1133, il sacre Lothaire III, juste après que celui-ci l'eut aidé à regagner Rome.

Mais, à peine Lothaire parti, les querelles reprennent. Lothaire revient en 1136, bat le roi Roger et lui enlève l'Apulie. Anaclet a le bon goût de mourir en 1138, et son successeur, Victor, abdique immédiatement sur la demande de Bernard de Clairvaux.

Cependant, Innocent n'est pas au bout de ses peines. Il doit maintenant lutter contre Roger qui convoite à nouveau l'Apulie et le fait prisonnier quelque temps. Non calmé par ses déboires, il lance l'interdit personnel sur Louis VII de France. C'est-à-dire qu'il interdit au roi d'administrer des sacrements pour la simple raison que son candidat pour Bourges a été refusé.

Il meurt alors que Rome veut se constituer en commune à l'instigation d'Arnaud de Brescia. Se constituer en commune, en Europe occidentale, signifie se rebeller contre son seigneur pour avoir le droit de s'administrer soi-même et d'obtenir la liberté de commerce. La reprise des affaires commerciales après l'arrêt des invasions, le développement urbain et la naissance de la bourgeoisie comptent pour beaucoup dans cette rébellion.

CÉLESTIN II (1143-1144) règne à peine six mois. Il a pu prendre ce nom car le précédent Célestin n'avait pas été considéré comme un pape. Avant de mourir, certainement de maladie, il a juste le temps de lever l'interdit contre la maison de

France, et donc contre Louis VII.

LUCIUS II (1144-1145). Il est aux prises avec la commune de Rome qui cantonne la papauté au domaine spirituel. Le peuple est haineux envers les nobles et le clergé. Une blessure, reçue lors des affrontements de rue, tue Lucius sans qu'il ait honoré sa fonction. Tant l'insécurité règne à Rome.

EUGÈNE III (1145-1153). Moine de Clairvaux, il est élu par les cardinaux effrayés par le mouvement de la commune de Rome, mais il doit quitter la Ville sainte trois fois, pour cause de troubles. Il poursuit l'œuvre réformatrice de Grégoire VII et charge saint Bernard, son ami, de prêcher une deuxième croisade (1146). Cette deuxième croisade, dirigée contre les Turcs, s'ébranlera l'année d'après. Dirigée par Conrad III et Louis VII, elle ne remporte aucun succès. Saint Bernard, par ailleurs, adresse à Eugène son traité, *De consideratione*, relatif aux pouvoirs du pape. Mais Eugène a contre lui Arnaud de Brescia et il doit finalement s'éloigner de Rome.

C'est lui qui accorde aux Templiers le port de la croix rouge sur leurs manteaux blancs.

ANASTASE IV (1153-1154). On ignore tout de lui, mis à part son nom : Concard de Suburra, et sa nationalité : romaine. Et également son initiative pour faire restaurer le Panthéon de Rome.

ADRIEN IV (1154-1199). C'est l'unique pape anglais. Une enfance malheureuse le conduit à traverser la Manche et à devenir domestique puis religieux chez les moines. Il devient prieur, puis abbé, avant de rejoindre la cour pontificale où est élu cardinal*. Il a à peine cinquante ans.

À peine sacré pape, il écrit au roi d'Angleterre pour lui rappeler son autonomie et son autorité propre, notamment en Irlande. Mais le roi ne pense qu'à s'amuser et pour ce faire, il taxe les églises et les abbayes. Outrageusement. Thomas Becket, alors archevêque de Cantorbury, s'en fait un ennemi quand il dénonce ces agissements. Le roi le fait assassiner, pensant ainsi supprimer les problèmes. Mais le pape, ami de Becket, excommunie Henri II pour meurtre. Le roi se contente de hausser les épaules dans le signe universel de celui qui n'en a cure.

Adrien lutte par ailleurs contre Arnaud de Brescia, un prêtre qui dérange par la diffusion de l'une de ses doctrines en particulier : il souhaite que l'Église abandonne son pouvoir temporel pour se recadrer sur sa vocation de porteuse de la Bonne Parole. Adrien IV le fait périr par le feu en 1155. Il ne réussit qu'à faire de de Brescia un martyr aux yeux du peuple romain.

Le pontife doit aussi faire face à Frédéric Barberousse d'Allemagne (1152-1190) qui rétablit l'autorité impériale en Allemagne et en Italie mais qui veut, surtout, mettre la papauté sous tutelle.

ALEXANDRE III (1159-1181). En cette année 1159, les factions rivales, et un collège de cardinaux divisés, conduit à l'élection de deux papes : **VICTOR IV**, soutenu par l'empereur, et **ALEXANDRE**, bien aimé du peuple chrétien qui est fatigué des administrateurs allemands.

Alexandre a vite fait d'excommunier Victor IV, qui devient un antipape (1159-1164), ainsi que Frédéric Barberousse, qui est un empereur, quand même !

La « guerre du sacerdoce et de l'Empire » commence franchement en 1159 quand Barberousse revendique les villes lombardes et prend Milan.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

celui-ci l'excommunie à nouveau (1239).

Deux ans après, en 1241, Frédéric II fait arrêter en pleine mer les cardinaux qui doivent assister au concile commandé par Grégoire et dont il est le principal sujet de discussion.

Entre deux, en 1229, Grégoire intervient à Paris comme son prédécesseur Innocent III, dans un nouveau conflit étudiants-évêque. Il confirme l'autonomie de l'Université vis-à-vis de l'évêque et le rattachement de ce groupement au Saint-Siège. D'autres universités voient le jour avec moins de difficultés en Europe, telle celle de Bologne, en Italie.

Grégoire IX meurt de vieillesse, à plus de quatre-vingt-dix ans. Il n'a pas eu le temps de continuer à se battre avec l'empereur.

On lui doit la première bulle de l'Histoire contre les sorcières. Mais depuis des années, les sorciers et les sorcières, des diseurs d'avenir ou des personnes qualifiées de traiter avec Satan, étaient persécutées. Déjà, Clovis avait promulgué une loi condamnant les sorciers à payer de fortes amendes. Ce n'était rien à côté de ce que les ecclésiastiques et le peuple leur firent subir par la suite.

CÉLESTIN IV (1241). Ce vieux moine cistercien est élu pape non sans difficulté. En effet, après la lutte haineuse entre Grégoire et l'empereur Frédéric II, les cardinaux divisés n'ont aucune hâte d'élire un pape. Mais à Rome, le sénateur Matteo Orsini est fermement décidé à les y obliger. Il en enferme une dizaine et les somme de nommer quelqu'un. Après deux mois d'isolement, les cardinaux n'ont pas de nom à proposer. Orsini les menace alors d'exhumer le corps de Grégoire et de le faire trôner parmi eux pour les inspirer...

Célestin, pourtant malade, est bien vite choisi ! Celui-ci, aussitôt élu, excommunie Orsini. Mais la mort ne l'autorise à

rien d'autre.

Rome va rester alors presque deux ans sans pape.

INNOCENT IV (1243-1254) doit continuer à lutter contre Frédéric II s'il veut conserver quelque autorité au Saint-Siège. Sous la protection de Saint Louis de France, il convoque un concile œcuménique à Lyon. Concile qui n'a d'œcuménique que le nom puisqu'il est avant tout un concile politique : Innocent IV y convoque les rois, les princes, les prélats.

Quatre objectifs étaient visés : le conflit avec l'empereur Frédéric II; la lutte contre l'hérésie; la situation en Terre sainte et l'Empire latin de Constantinople. Frédéric y est représenté par un procureur qui doit le défendre d'accusations multiples telles le sacrilège d'avoir empêché les cardinaux de siéger au concile de 1241 et son refus persistant de reconnaître les privilèges temporels au pape.

Innocent propose de partir en croisade contre Frédéric et dépose l'empereur en 1245.

Plus qu'orgueilleux et sûr de détenir la vérité, il permet aux inquisiteurs d'appliquer la torture et de refuser aux condamnés toute possibilité d'appel. Le pontificat d'Innocent IV marque ainsi le sommet de la théocratie.

Toujours en 1245, Innocent, poussé par l'idée de vaincre les musulmans, se dit qu'il serait bon de prendre les Mongols pour alliés. Ceux-ci n'ont-ils pas des sympathies envers les chrétiens, puisqu'ils évitent de les massacrer lorsqu'ils prennent une ville ? Il envoie auprès du grand Khan un moine franciscain qui rapporte une passionnante *Histoire des Tartares*, mais point de réponse positive.

Le roi Saint Louis envoie lui aussi des ambassadeurs afin de conclure des alliances militaires et commerciales. Les envoyés chrétiens sont écoutés, mais, pour faire alliance, les Mongols

exigent la vassalité du souverain pontife et des rois d'Occident. Exigence rejetée aussitôt.

Et puis, les amitiés lointaines ne tiennent que si elles sont très solides. Or, en Orient, les barons d'Acre préfèrent les musulmans aux Mongols et ils font tant et si bien que les Mongols sont chassés de Syrie en 1240.

En 1246, Innocent écrit une bulle, *Agni sponsa nobilis*, à travers laquelle il approfondit encore le pouvoir de l'Église.

À la mort de Frédéric II, en 1250, l'Allemagne et l'Italie sont abandonnées à l'anarchie et le pape doit lutter contre Mandred (1258-1266), héritier de Frédéric, aussi cultivé et apprécié de son peuple que son père. Mais il semble néanmoins que la lutte Sacerdoce-Empire soit terminée.

ALEXANDRE IV (1254-1261) est le neveu de Grégoire IX. Il hérite de ce dernier la cupidité et l'orgueil. Dès son élection, il remplace le royaume d'Italie par un vicariat pontifical avec Charles d'Anjou (1246-1285) comme vicaire et rétablit ainsi un semblant d'unité en Italie.

Toujours en lutte contre l'empereur d'Allemagne, Manfred, le pape soudoie les rois d'Angleterre et de Norvège pour qu'ils l'attaquent. Il faut cependant ajouter que Manfred s'était fait couronner roi de Sicile en 1258 avant de s'approprier quelques États pontificaux !

En 1255, Alexandre IV intervient à Paris quand les thèses d'Averroès (1126-1198), philosophe arabe, sont enseignées et discutées au sein de l'Université. Des thèses comme ses *Commentaires d'Aristote* qui sont développées dans un sens matérialiste et rationaliste bousculent la pensée des hommes d'Église, tel le franciscain théologien, Bonaventure, personnage-clef à l'époque.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Les papes

BENOÎT XI (1303-1304). Ancien supérieur général des dominicains, Benoît est un homme bon, pieux, aux mœurs irréprochables. Rome et ses environs sont alors les terrains d'une guérilla que se livrent deux familles italiennes : les Colonna et les Gaetani. Benoît XI préfère quitter ces lieux peu sûrs et s'installe à Pérouse (Italie) en mars 1304. Il meurt quatre mois après.

C'est à Pérouse que le Sacré Collège* va se réunir en vue de l'élection d'un nouveau pape. L'enjeu est d'importance. Une partie des cardinaux étant pro-Boniface VIII, l'autre anti-Boniface. Après plusieurs mois de palabres, on s'oriente vers le choix d'un prélat qui n'appartient pas au Sacré Collège. C'est l'archevêque de Bordeaux qui est choisi. Bertrand de Got devient Clément.

CLÉMENT V (1305-1315). Ce Français possède un atout majeur pour séduire les hommes d'Église : il entretient de bonnes relations avec les rois d'Angleterre, Édouard I^{er} (1292-1307), et de France, Philippe le Bel (1307-1327). Après qu'Édouard II (1307-1327) et Isabelle de France, la fille de Philippe le Bel, eurent convolé sur ses conseils, Clément quitte l'Aquitaine mais souhaite rester près de la France, de l'Angleterre, de l'Italie et de l'Allemagne pour continuer à négocier la paix. Il choisit le Comtat-Venaissin qui, au nord des Alpes, appartient aux États de l'Église depuis le siècle dernier. La vallée du Rhône constitue un pôle géographique stratégique pour sauvegarder la cause de la paix. Malheureusement, la mauvaise santé du pontife l'empêche de faire de grands voyages. Clément est le premier des sept papes à s'installer à Avignon, le 9 mars 1309.

Sur ces terres avignonnaises règne la paix, et la communauté juive n'y subit pas les outrages de ses concitoyens. En effet, les juifs sont persécutés sur tout le royaume franc. Le roi, mais aussi les conciles de 1227, 1234 et 1291, mentionnent que leur « infamie » doit être apparente. Une rouelle en tissu jaune et noir doit être portée par les hommes et une coiffe jaune par les femmes. Sans compter toutes les interdictions et obligations à leur intention.

Le pape, lui, ne condamne pas les juifs et il admet que ceux-ci vivent en lieux clos, par choix ou pour se protéger. Durant tout son pontificat, il essaye de les protéger.

Clément V s'installe donc en France. Non pas dans l'une des villes puissantes de cette région, mais à la lisière, à Avignon, une cité qui appartient au roi de Sicile. Clément envisage ainsi sa protection par le roi Charles II d'Anjou et de Sicile. Protection que ce roi accordera d'ailleurs au Sacré Collège après la mort de Clément, lors de la lutte pour sa succession. Avignon détient une position-clé pour l'Europe chrétienne, comme Rome l'avait tenue au centre du Bassin méditerranéen avant que le monde chrétien ne se fût déplacé vers le nord-ouest de l'Europe.

Clément est surtout connu pour son rôle dans la suppression de l'ordre des Templiers, guerriers qui possèdent un trésor dont a grand besoin Philippe le Bel (*voir l'encadré*). Le pape doit prendre une décision à leur sujet car, en 1308, l'Université de Paris émet une sentence qui refuse au roi le droit de juger des hérétiques. Seul le pape en a le droit. Le roi et le pape, après plusieurs rencontres, décident de la suppression de l'ordre.

Clément ne s'est pas laissé décider facilement car il a de l'admiration pour les Templiers. Il va essayer en vain de les protéger. Il agira de même pour la communauté juive et échouera également.

Durant son pontificat, il fonde les universités d'Orléans et

de Pérouse. Dans celles d'Oxford, de Bologne et de Salamanque, il crée des chaires d'hébreu, de chaldéen et d'arabe. C'est lui qui nomme le premier archevêque de Pékin.

Il laisse un recueil de lois titré *les Clémentines*.

JEAN XXII (1316-1334) est évêque d'Avignon. Malgré ses soixante-douze ans, il garde un esprit concis, un dynamisme et une énergie admirables. C'est un administrateur hors pair. Mais il commet des erreurs qui, malgré ses efforts de paix, le rendront mal aimé et non respecté. Il impose notamment des vues un peu trop personnelles sur la théologie, et son népotisme* le conduira à sa perte.

Son ambition première est d'organiser une croisade. Il entend l'opinion publique qui reproche à l'Église d'avoir perdu la Palestine et qui attend un mouvement de reconquête. Cependant, pour organiser une croisade, Jean va devoir intervenir dans le conflit anglo-français car il a besoin du soutien des deux rois. Aucun des deux ne l'écoute et c'est un échec.

Mauvais diplomate, il favorise la politique de Philippe le Bel et se met ainsi à dos Louis IV de Bavière.

Ayant dirigé la chancellerie de Robert d'Anjou, il le nomme comme substitut de l'empereur d'Italie. Louis IV, furieux et menaçant est tout bonnement excommunié en 1324.

Mais le fougueux roi, soutenu par des laïcs allemands et beaucoup de frères mineurs, riposte et convoque un concile qui condamne le pape pour abus d'autorité. Le théologien Marsile de Padoue écrit même un manifeste dans lequel il exprime que l'Église doit se borner au pouvoir spirituel.

Le résultat est catastrophique pour Jean XXII qui est déchargé de ses fonctions. Le 12 mai 1328, Louis IV nomme un antipape qui restera deux ans: **NICOLAS V**. Cet Italien fran-

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

religieux.

La France, quant à elle, se rebelle au niveau royal et impose l'autonomie de son Église vis-à-vis de la papauté. En 1438, Charles VII convoque une assemblée de clergé qui examine les décrets du concile de Bâle. Ceux-ci n'ont d'autre but que de réduire les prérogatives papales. Bien évidemment, le Saint-Siège refuse de reconnaître les décrets de Bourges, rassemblés sous le nom de *Pragmaticque sanction* ! Cette dissidence montre la désunion de l'Église sur laquelle les papes de ce siècle n'ont aucune autorité, ne pensant bien souvent qu'à leur intérêt propre.

Le souverain pontife n'a plus qu'une autorité limitée sur les églises nationales dont les clercs et les universitaires sont les premiers à défendre les causes, dénonçant la centralisation d'une administration lourde qui ne profite qu'à quelques-uns.

Les hommes politiques se font une joie d'aller contre une force centrale avec laquelle il a toujours fallu lutter. Pouvoir temporel et spirituel se heurtant bien souvent.

En France, cette tendance autonomiste prend le nom de gallicanisme. Dans d'autres pays, elle existe aussi, mais ne prend pas de nom.

Cet état de fait soucie peu les pontifes qui s'intéressent davantage au règlement des affaires temporelles au détriment de leurs charges spirituelles.

Les papes ne sont autres que de grands seigneurs.

Les papes

INNOCENT VII (1404-1406) est le successeur de Boniface IX. Le pape Benoît XIII d'Avignon lui propose une rencontre pour régler enfin le problème de dualité entre les papes. Mais il repousse l'invitation et il doit faire face au peuple romain, furieux de son inefficacité devant cette affaire.

Il doit s'enfuir avec quelques alliés après avoir fait massacrer quelques représentants de la ville venus discuter et lui faire des reproches.

La situation semble inextricable et, pourtant, les cardinaux ont le pouvoir d'en finir avec le schisme puisque ce sont eux qui l'ont créé en 1378. Cette année pendant laquelle l'antipape Clément VII partageait le pouvoir avec le pape Urbain VI.

Sourds aux demandes du peuple, les cardinaux donnent un successeur à Innocent VII lorsque celui-ci décède d'épuisement.

GRÉGOIRE XII (1406-1415). C'est le vieux patriarche latin de Constantinople. Il promet tout ce qu'on veut pour être élu, porter la tiare* et, accessoirement, pour en finir avec le schisme. Il décide même de rencontrer l'antipape Benoît XIII, mais ses neveux qui ont tout à perdre si leur oncle perd sa charge, lui conseillent gentiment de n'en rien faire. Il obéit et convoque un concile à Pise, en 1409, afin de confirmer son élection comme pape unique. Mais, las, les conciliateurs condamnent les deux papes et élisent Alexandre V.

Refusant la sentence, Benoît et Grégoire voient l'arrivée d'un concurrent : un troisième pape !

ALEXANDRE V (1409-1410). Le problème est épineux car le peuple d'Occident est, lui aussi, divisé. L'Italie, l'Allemagne et les pays nordiques soutiennent Grégoire XII ; la Corse,

l'Espagne, l'Écosse, la Sardaigne et une partie de la France, Benoît XIII. Une autre partie de la France et bon nombre de religieux attendent une réforme d'Alexandre V.

Dès 1410, Alexandre entre à Rome, accueilli par le cardinal Cossa qui le soigne si bien qu'il en meurt, sans doute empoisonné. Une partie du problème s'éteint avec lui.

Il sera considéré comme un antipape, de même que son successeur.

JEAN XXIII (1410-1415). Balthasar Cossa est élu précipitamment. Fourbe, ne pensant qu'à s'enrichir, il use de son influence lors de l'élection de Sigismond (1411-1437), successeur du roi d'Allemagne, Rupprecht.

Sigismond lui promet son aide en échange d'une solution pour mettre fin au schisme. Sûr de lui, Jean convoque un concile à Constance en 1414 et là, on assiste à un coup de théâtre. Les membres du concile dénoncent Benoît et Grégoire, mais aussi Jean, à qui les cardinaux reprochent une vie dissolue. Jean s'enfuit, mais il est vite rattrapé et condamné à la prison à vie.

Grégoire abdique et redevient cardinal. Benoît, nous l'avons vu, s'enfuit finir ses jours en Catalogne.

Il ne faut pas longtemps aux cardinaux pour choisir un nouveau et unique pape qu'ils élisent le 11 novembre, jour de la saint Martin. Il s'appellera donc Martin.

Avant de mourir, Jean XXIII condamne Jean Hus de Bohême au bûcher pour ses critiques contre l'Église.

MARTIN V (1417-1431). Le cardinal-diacre Colonna choisit son nom en regardant le calendrier !

Avant d'élire Martin, la majorité des membres du concile électeur a voté deux décrets d'une importance capitale pour l'organisation de l'Église. Il est décidé que le concile représente

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

et chasser les troupes de Louis XII de France (1498-1515). Pour ce faire, il verse aux attaquants un tribut. Adulé, il sauve cette ville dont il avait été l'évêque de 1483 à 1502.

Il forme sa garde personnelle en recrutant des mercenaires suisses pour l'accompagner dans ses déplacements guerriers. Cette garde suisse traversera les siècles.

Pour réaffirmer son autorité, Jules convoque un concile au Latran en réponse aux attaques du roi de France, en 1511 (*voir l'encadré*).

Dans le privé, Jules II est un grand mondain qui a eu de nombreuses liaisons hétérosexuelles et homosexuelles. Il reconnaît être le père de trois filles légitimes qu'il affiche, même depuis qu'il porte la tiare.

La cour du pape est festive. On chasse beaucoup et les écuries accueillent des montures de prix. Tout y est luxe et beauté, et le commerce des indulgences fleurit par besoin d'argent. C'est autant de prétextes pour essuyer des critiques du peuple.

LÉON X (1513-1521). C'est le cardinal Jean de Médicis. Issu d'une famille honorée, il est le fils du Florentin Laurent le Magnifique et de Clarissa Orsini. C'est un lettré qui veut la paix.

Il fait décorer, par Raphaël, les galeries du Vatican (les Loges) et enrichit la bibliothèque vaticane. Cependant, il fait, lui aussi, l'erreur de financer ses travaux par les concessions d'indulgences.

Un moine augustin, Martin Luther (1483-1546), proteste et affiche, en octobre 1517, ses quatre-vingt-quinze thèses sur le trafic d'indulgences. Luther réclame notamment la réforme de la curie, la suppression du célibat ecclésiastique, la fin du cléricalisme et la possibilité d'interpréter librement l'Écriture.

Et, surtout, il soutient que l'Église n'a nul besoin de chef terrestre puisque le Christ est à sa tête.

C'est osé. Excommunié en 1520 par la bulle *Exsurge domine*, il la jette, six mois plus tard, dans les flammes, publiquement. Le protestantisme* est né.

Léon X ne s'est pas rendu compte de la portée de sa bulle et il n'entreprend pas de réforme. Faible politiquement, il signe, avec François I^{er}, en 1516, le concordat qui donne au roi de France le droit de nommer les évêques.

En 1519, Charles Quint est élu, succédant à l'empereur Maximilien malgré tous les efforts de Léon pour l'en empêcher. Il devient alors chef de l'Allemagne et de l'Espagne.

Comme certains de ses prédécesseurs, Léon X vit entouré d'une cour. Il festoie et il entretient bon nombre d'artistes... qui seront seuls à la pleurer à sa mort.

ADRIEN VI (1522-1523). Né à Utrecht, en Hollande, Adrien est un homme bon et pieux. Lorsqu'il arrive à Rome, où la peste sévit, les Romains sont étonnés de son courage. Devant l'ampleur de la magnificence et du luxe, il souhaite réformer la curie. Mal lui en prit. Non seulement il se fait détester de ses pairs, mais aussi des Romains qui n'acceptent pas un étranger comme pape.

Il fut le précepteur du futur Charles Quint et il tente de réconcilier celui-ci avec François I^{er}. Impuissant à réformer l'Église, il l'est tout autant dans sa démarche politique.

À sa mort, tous, Romains et clercs, soupirent d'aise. La vie luxueuse peut reprendre.

CLÉMENT VII (1523-1534) est le deuxième Clément VII de l'histoire. Fils naturel de Jules de Médicis, il est élevé par son

oncle, Laurent le Magnifique. Il est l'allié de François I^{er} jusqu'à ce que celui-ci soit fait prisonnier par Charles Quint, en 1525.

Il se donne alors pour objectifs de réconcilier François et Charles, de chasser les Turcs et les luthériens.

Quand François I^{er} est libéré, en 1526, Clément, après avoir fait des courbettes à Charles Quint, repasse dans le camp de François I^{er}.

L'empereur se lance alors contre Rome et, le 6 mai 1527, la ville est mise à sac par les armées de Charles.

Plus tard, décidément peu rancunier, Clément VII couronne Charles empereur (1530). La même année, le pape se voit demander par Henri VIII d'Angleterre l'annulation de son mariage avec Catherine d'Aragon. Le pape refuse la répudiation de Catherine, mariée devant Dieu, mais, surtout, de parenté avec Charles Quint : c'est sa tante. Il excommunie Henri, qui passe outre et se remarie avec Anne Boleyn. Peu importe ! Henri VIII fait voter l'Acte de suprématie qui le désigne comme chef suprême de l'Église d'Angleterre (1534). Le schisme est réel. Le clergé séculier, peu favorable à Rome, admet les faits tandis que les religieux des ordres monastiques tentent de résister, mais ils sont soumis, ou tués.

Clément VII voit les problèmes anglican et protestant s'aggraver, sans pouvoir y faire grand-chose. Il n'a jamais pu ni su s'imposer.

Pendant son règne, trois ordres religieux ont été créés : les théatins*, les capucins*, les barnabites*.

Un mouvement de contre-réforme se profile. L'Église réagit aux attaques des protestants et essaye de reconquérir des populations qu'elle perd. Alors, elle envoie des missionnaires, des nonces* et des prédicateurs pour rechristianiser son peuple.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

charité (Filles de la charité, Lazaristes), où les religieux et les religieuses vont au-devant des démunis et ne restent pas cloîtrés.

Étudions maintenant, succinctement, la situation politique de l'Europe.

Au XVII^e siècle, la paix est à peu près assurée, mais, en 1618, des conflits, politiques et religieux, divisent l'Europe jusqu'en 1659. Les historiens les appellent Guerre de Trente ans et Guerre ouverte.

C'est la révolte des Tchèques en Bohême contre l'empereur germanique Ferdinand II (1578-1637) qui déclenche les hostilités.

Soutenus par l'Union évangélique (protestante), les Tchèques se font massacrer par la Sainte Ligue (catholique) en 1620. Les pays voisins prennent parti. En France, Richelieu se dresse contre Ferdinand, le roi du Danemark puis le roi de Suède, avant d'intervenir directement et de déclarer la guerre à l'Espagne, soutenue par l'empereur germanique (1635).

Ferdinand III, fils de Ferdinand II, doit s'effacer devant les Bourbons et négocier le traité de Westphalie en 1648. Mais son pays est ruiné et la population décimée.

En France, Louis XIII succède à Henri IV (assassiné en 1610), mais il reste soumis, jusqu'à sa mort, en 1643, à l'influence de conseillers tels Concini, Luynes, puis Richelieu. Son fils, Louis XIV, n'a que cinq ans en 1643, et c'est alors Mazarin qui gouverne. Quand celui-ci meurt, en 1661, Louis a vingt-trois ans. C'est un homme prudent, travailleur, réfléchi, orgueilleux, qui, même lorsqu'il prend l'avis de ses conseillers (Vauban, Colbert, etc.), entend mener seul le royaume. Et sa volonté de dominer dépasse les frontières. Il établit une monarchie de droit divin et entend soumettre les papes.

Mais, malgré sa forte personnalité et son aura indéniable, le Roi-Soleil doit, pendant tout son règne, trouver des solutions à des problèmes financiers, militaires, religieux. Les guerres et les luttes constantes avec les Espagnols, les protestants, les jansénistes, appauvrissent la France parce qu'elles nécessitent l'argent d'impôts toujours plus lourds. Louis XIV laisse à sa mort, en 1715, une France ruinée.

En Italie, une partie des territoires est soumise à l'Espagne depuis la paix de Cateau-Cambrésis (1559). Pas de souverain, mais des grands seigneurs qui vivent dans des villes telles Venise, Rome, Gênes, Milan. La période est faste pour la démographie, jusqu'à l'arrivée des épidémies de peste qui commencent en 1630. La peste terrible de 1656 dépeuple dramatiquement la campagne romaine.

Pour comble de malheur, une grave crise économique sévit. La concurrence étrangère est menaçante de par son existence et de par ses prix attractifs. La France produit maintenant des tissus de soie et de la verrerie. L'Angleterre et la Hollande des draps de laine. La société italienne se fracture avec, en haut, les grands seigneurs qui deviennent propriétaires terriens à cause du fléchissement des transactions maritimes ; en bas, les paysans et les pauvres des villes.

En Angleterre, c'est la révolution due à l'impopularité des rois Jacques I^{er} (1603-1625) et Charles I^{er} (1625-1649, beau-frère de Louis XIII) qui sont attachés à l'absolutisme et à l'anglicanisme. Les oppositions catholiques, puritaines et parlementaires sont vives et le puritain Olivier Cromwell s'empare du pouvoir en 1648.

L'Irlande et l'Écosse vivent sous la coupe de l'Angleterre.

Lorsque Charles II se fait couronner, en 1651, la réaction religieuse est violente et c'est la guerre civile.

Et puis, Londres connaît la peste, en 1665, et le grand incendie, en 1666.

Charles II va accorder aux catholiques un régime de tolérance (1672), mais le parlement le fait remplacer par le *Bill du test* (1673) qui répudie le catholicisme et impose la foi anglicane.

Grâce à l'aide financière de la France, Charles II asseoit cependant son autorité et gouverne sans parlement dès 1681. Lorsqu'il s'éteint, quatre ans après, son frère, Jacques II (1685-1688), catholique, s'allie à Louis XIV.

L'opinion publique le chasse de France et c'est sa fille, Anne et son gendre, Guillaume, qui deviennent souverains d'Angleterre et qui s'efforceront de renforcer les tendances protestantes pendant presque trente ans.

L'Espagne, avec Philippe II, puis Philippe III, et enfin Charles II, est empêtrée dans une crise économique due à la guerre de Trente ans, qui l'épuise et à une inflation galopante. Tel est le tribut à payer pour avoir rapporté trop d'or et d'argent d'outre-Atlantique. La puissance de l'Espagne s'amenuise. Le Portugal en profite, se révolte, et acquiert son indépendance en 1640.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

quelques traits.

L'Italie passe sous la domination autrichienne après le traité d'Utrecht (1713). Les impérialistes autrichiens et espagnols s'affrontent sur le territoire italien et le ruinent.

En 1734, le Bourbon Charles III d'Espagne s'empare de Naples et de la Sicile et, en 1748, la dynastie des Bourbon-Parme est fondée.

Les Autrichiens, chassés du Sud, s'installent au Nord, en Milanais, Toscane, Vénétie. C'est la décadence des villes de Gênes, Venise, Florence et le développement magistral du port de Livourne.

En 1796-1797, l'Italie vit sous l'influence des Français et de Bonaparte, après le traité de Campoformio (18 oct. 1797), qui confirme la création de la république ligurienne (Gênes) et de la république cisalpine (Lombardie).

En 1798, c'est l'occupation de Rome. Le pape est emprisonné. C'est la création de la république romaine. Les Bourbons s'enfuient en Sicile.

En 1799, création, à Naples, de la république parthénopéenne.

La réaction antifrançaise est vive, mais ne dure pas lorsque Bonaparte bat les Autrichiens à Marengo (14 juin 1800).

En Espagne, Philippe V (1700-1746), qui a dû se battre pour asseoir sa succession, cède notamment Gibraltar aux Anglais (1704) et il conduit un pays ruiné par la guerre. L'inflation galopante et la baisse de la démographie sont dramatiques. Pour la petite histoire, Philippe V a épousé, en secondes noces, Elisabeth Farnèse, une Italienne qui pousse son noble époux dans sa politique (désastreuse) en Italie.

Ses successeurs, Ferdinand VI (1746-1759) et, surtout, Charles III (1759-1788), vont essayer de relancer la vie

économique et commandent de grands travaux : irrigation, création de manufactures, défrichements. Charles III conclut avec la France le Pacte de Famille (1761) et participe à la guerre de Sept ans. Son successeur, Charles IV (1759-1788), est un faible qui doit abdiquer en faveur de son fils, Ferdinand, puis de Napoléon I^{er} Bonaparte (1808).

En Autriche, Marie-Thérèse (1740-1780) réussit, grâce au soutien de l'Angleterre, à assurer son rôle, malgré la Prusse et la Bohême qui ont des vues sur le pouvoir. Elle applique méthodiquement, ainsi que le fera son fils Joseph II (1780-1790), toute une série de réformes. Elle renforce la germanisation et la centralisation de ses États. Elle persécute les juifs, les protestants et diminue l'autonomie du clergé et l'autorité de Rome.

En Grande-Bretagne, l'acte d'union de l'Écosse et de l'Angleterre forme le Royaume-Uni (1707).

Les tendances protestantes sont renforcées par Anne (1702-1714), qui est la dernière des Stuart régnante.

De 1714 à 1760, les Hanovre prennent ses rênes du pouvoir. George I^{er} (1714-1727) et George II (1727-1760) installent un régime parlementaire. C'est la guerre des Sept ans (1756-1763).

En 1783, le traité de Versailles offre l'indépendance américaine.

En France, Louis XV (1723-1774), d'abord surnommé « le Bien-Aimé », perd sa popularité par son gaspillage financier à la cour, alors que la pauvreté est très grande dans tout le pays.

La situation budgétaire est dramatique et les ministres, Turgot, Necker ou Calonne, ne peuvent pas l'assainir.

La masse paysanne (huit dixièmes de la population) est misérable et sur elle pèsent toutes les charges. La société voit

l'ascension de la bourgeoisie, qui entend prendre une place en politique.

L'essor démographique est important, malgré les crises agricoles et le chômage : dix-huit millions de Français en 1714, vingt-six millions en 1789.

Et, en 1789, c'est l'effondrement de l'ancien régime, la chute de Louis XVI, la prise de la Bastille et la création d'organismes révolutionnaires.

La Révolution française, dont les conséquences rejaillissent sur ses voisins, a supprimé les privilèges politiques et sociaux de la noblesse et du clergé au profit d'une bourgeoisie mercantiliste et individualiste. Cette bourgeoisie qui voulait tant « monter » en politique !

En février 1795, c'est la séparation de l'Église et de l'État et la liberté de tous les cultes. En 1797, le début de la popularité de Bonaparte.

Les papes essaient de diriger les clergés régulier et séculier*, ainsi que leurs ouailles, au milieu de tous ces conflits.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Faure, Loubet.

En 1892, Léon XIII recommande le ralliement des catholiques à la République. Beaucoup de remous et d'indiscipline donc, et l'ordre social sort de la bouche de chaque souverain. Car, en ce siècle, une révolution bien moins facile à mater que les révolutions civiles explose dans tous les pays : la révolution industrielle et sociale. Et ce changement radical du paysage social conduit, dans la deuxième moitié du siècle, à la diffusion d'idées nouvelles, issues du marxisme, comme l'athéisme. L'Église ne peut pas rester indifférente à ces thèses. Pie IX (encyclique *Qui pluribus*, nov. 1846) et Léon XIII (encyclique *Humanum genus*, avril 1884), condamnent le communisme au nom du droit naturel de la doctrine sociale de l'Église.

Pour conserver son pouvoir et continuer à répandre le message du Christ, l'Église compte sur des hommes et des femmes qui se rendent au-devant des populations. Les curés (*voir l'encadré*) sont les premières personnes sur lesquelles le pape peut compter. En outre, l'on assiste à un regain de vocations et les choix se portent sur les ordres non contemplatifs. Entre 1800 et 1850, plus de cent congrégations nais-sent.

Les papes vont devoir asseoir leur autorité sur les plus petits des membres du clergé.

Les papes

PIE VII (1800-1823). C'est un bénédictin et il n'oublie pas son ordre auquel il redonne une seconde naissance en Europe. Il est évêque de Tripoli, puis d'Imola avant d'être élu.

Grâce à son inflexibilité devant Napoléon, la papauté retrouve son prestige et l'adhésion des peuples.

Lorsque Pie VII arrive au pouvoir, le clergé est divisé par la suite de la Révolution française et Bonaparte a bien besoin de sa collaboration. Il attend que la religion unifie la société et l'éduque à obéir au pouvoir civil. Citons l'empereur en août 1800, lors d'une discussion avec le conseiller d'État Pierre-Louis Rœderer : « Ce pays-ci est corrompu [...]. Comment avoir des mœurs ? Il n'y a qu'une manière, c'est de rétablir la religion. » Rappelons que dix ans plus tôt, ce rédacteur du *Journal de Paris* avait plaidé pour que la religion catholique ne soit pas déclarée religion nationale. Or, même si c'est un homme important politiquement, et qui prône les libertés, il se rétracte par ces mots. Napoléon l'écoute. Ils sont amis. L'empereur demande au pape de signer un accord par lequel la religion catholique est reconnue comme religion des Français. Par cet accord, il met fin à la division du clergé et à l'esprit gallican.

C'est dans ce but, et aussi pour renforcer son autorité sur cette Église de France rebelle, que Pie VII accepte de signer le Concordat de 1801. C'est par ce grand acte politique qu'est réglée la question de la religion dans les États révolutionnaires.

Mais le prétentieux Napoléon modifie le Concordat en y ajoutant vingt-sept articles par lesquels il contrôle l'Église.

Et, en 1803, c'est la signature du Concordat avec la République italienne. Même trahison de Bonaparte qui se réserve tous les droits sur l'administration des biens de l'Église et toutes les décisions en matière de discipline ecclésiastique.

En 1804, Pie VII est « invité » à sacrer Napoléon empereur à Paris. Il espère, par la même occasion, faire revenir l'empereur sur ses positions vis-à-vis du Concordat de 1801. Peine perdue. Bonaparte se couronne lui-même, ainsi que l'impératrice, pour bien montrer qu'il ne se soumet pas au pape.

Presque aussitôt après ce sacre, Pie connaît des divergences – plus politiques que théologiques – avec le gouvernement impérial, car il refuse d'adhérer au blocus continental et il laisse l'entrée libre de ses États aux Anglais. Les difficultés qui s'accumulent conduisent à l'occupation de Rome, assortie de l'annexion des États pontificaux à l'Empire français. L'Italie est modelée sur la France et s'amorce alors un mouvement libéral et nationaliste que plus rien ne pourra arrêter.

Rome prise, le pape est fait prisonnier, conduit à Savone (1809), puis en France, à Fontainebleau (1812). Malade et fatigué, il signe le Concordat gallican, mais il se rétracte lorsqu'il s'aperçoit qu'il avait également signé son renoncement aux domaines pontificaux contre une rente.

Napoléon n'apprécie pas que le pontife lui résiste, mais les difficultés politiques qu'il traverse le portent à la tempérance et il autorise Pie VII à retourner à Rome, en 1814. Le voyage s'effectue sous les hourras des Français, puis des Romains. Pie est vainqueur.

Mais, pour avoir été mis en captivité dans plusieurs villes et ce pendant plusieurs années, d'abord par le général Radet (un Français), puis par Napoléon, il comprend ce qu'est le manque de liberté, et il dénonce l'existence encore présente de l'esclavagisme. Il va écrire de nombreuses lettres aux chefs d'États occidentaux et même outre-Atlantique pour interdire « à tous les ecclésiastiques ou laïcs d'oser soutenir comme permis ce commerce des Noirs, sous quelque prétexte ou couleur que ce soit ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

n'est que peu avant sa mort qu'il est prêt à dénoncer l'alliance Mussolini-Hitler, et les actes de Lénine dans leur attitude vis-à-vis de l'Église.

Chaque dictateur juge toute religion incompatible avec son parti. L'Église n'a plus la puissance d'antan et les encycliques pour la paix ne suffisent plus.

Depuis le début du siècle, un sujet taraude l'Église : l'enseignement. Elle veut toujours que l'enseignement religieux soit obligatoire pour tous les enfants français. Elle n'admet pas que l'enseignement général lui ait été arraché. Son opiniâtreté lui permet d'obtenir gain de cause à partir de 1940.

Mais, si le Vatican se soucie de l'enseignement des enfants, il en est tout autre lorsqu'il s'agit des prêtres. Ceux-ci se voient confrontés, au quotidien, à des problèmes qui se multiplient avec l'avancée des découvertes scientifiques. Sciences naturelles et sciences exactes ne font pas partie de l'enseignement en séminaire et le « petit clergé » trouve une aide providentielle en *L'Ami du clergé*, revue fondée en 1878, rachetée plus tard par l'abbé Denis, un associé au supérieur du grand séminaire. Ce journal devient un outil de formation pour les curés, mais il donne des réponses souvent insatisfaisantes ou inexactes. En voici trois exemples : « Quelle est la taille de Goliath ? demande un prêtre. – 2,96 m », répond *l'Ami*. Ou : « Approuvez-vous l'usage du vélo pour les ecclésiastiques ? Réponse : Le Saint-Office n'a pas encore donné son avis sur le vélo. Avant tout, il faut tenir compte de "l'effet que cela produirait sur la population". [...] » Et encore : « Où trouver un livre de médecine, utile au prêtre dans son ministère et refermant, avec descriptions et figures anatomiques, les connaissances qui se rapportent à l'objet des diaconales : gynécologie, conception,

génération, baptême des cas difficiles, onanisme, etc. [...] Réponse : Tout cela est désagréable, malpropre, douloureux, même à voir pour les consciences délicates. » On le voit bien, les questions affluent, sur l'âge d'Adam, la physiologie, la psychologie, l'origine de l'Homme, l'enfer, etc.

Le curé est toujours seul et il doit reconforter et comprendre ses ouailles comme il le peut.

Heureusement, après la Deuxième Guerre, l'enseignement dans les séminaires comprend les sciences exactes et naturelles, même si, officiellement, encore sous Paul VI, sciences naturelles et mathématiques sont apparentées au domaine philosophique.

Autre sujet de trouble : le judaïsme. Les relations des chrétiens, qui forment l'Église, et des juifs, vont s'envenimer pendant les périodes de conflits. Il est vrai que, depuis le début de la chrétienté, les catholiques ont pratiqué l'antisémitisme. Haine entretenue par l'ignorance. Mais la lecture de l'évangile de Matthieu (27), suffit-elle à expliquer cette attitude ? Les propagandistes se servent, en ce siècle, des médias pour afficher leur mépris. Mais, jusqu'en 1950, les juifs pouvaient difficilement se défendre par voie de presse. Le quotidien *La croix*, développé par les pères assomptionnistes, est et se proclame le journal le plus antijuif de France. Le royaliste *L'Action française* poursuit le même combat. Les papes auraient-ils dû intervenir plus bravement ?

La deuxième partie du siècle marque le renouveau pour l'Église, grâce à des papes qui regardent le présent et le passé. Le « bon » pape Jean XXIII renoue le dialogue avec les populations et les nations. Paul VI voyage et diffuse un message de paix et d'œcuménisme qui séduit. Jean-Paul II milite pour la paix et la liberté.

Mais la paix est difficile à s'ancrer dans plus de la moitié des pays du monde. L'affreuse nouveauté de ce siècle, ce sera la guerre à travers des attentats qui viseront des bâtiments symboles des pays, et qui seront meurtriers pour des civils, étrangers ou autochtones. Nous sommes loin des attentats visant tel ou tel homme politique. Les guerriers n'ont plus de terrains de bataille ni de règles. Ce ne sont plus des guerres déclarées par le président de tel pays contre un autre. Non. Ces guerres existent encore mais la menace de ces fantômes prêts à mourir et à tuer pour imposer une religion est nouvelle et effrayante pour les Terriens. Les pays marqués par ces drames vont assimiler islam et islamistes. La religion de Mahomet est incomprise et n'a pas de chef. Le pape, comme les présidents, ne peut que rencontrer des représentants de cette religion. Une religion qui n'a jamais demandé de tuer son voisin.

Les islamistes, le Hezbollah, les Tigres Tamouls deviennent des armes humaines par leurs pensées et par leurs actes, contre lesquels le monde entier doit lutter. Car les attentats ont lieu partout. Et ils sont de plus en plus meurtriers. L'IRA, faction irlandaise, le Hamas palestinien ou encore la mafia, en Italie, n'ont jamais fait autant de victimes. Les leurs étaient ciblées. Pas celles d'Al-qaida, dont le chef, Ben Laden, devient le cauchemar de nombreux pays, même des pays musulmans.

Le pape ne pourra jamais rencontrer ni raisonner aucun de ces responsables de crimes.

La religion est désormais un phénomène d'ordre privé. C'est une démarche personnelle que chacun prend en son âme et conscience. Mais partout dans le monde, des minorités sont néanmoins persécutées. La liberté de pensées et de l'afficher, est une denrée rare. D'ailleurs, il ne fait pas bon dévoiler ses croyances dans certains pays.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

lui-même s'en méfie. Il émet des réserves sur l'utilité de la conquête spatiale, par exemple.

C'est Paul VI qui proclame Benoît de Nursie (cc 480-547), fondateur de l'ordre des bénédictins, père de l'Europe et patron de l'Occident.

En 1967, il publie l'encyclique *Populorum progressio*, relative au développement économique du monde. Très originale cette lettre, car Paul VI ne se contente pas de jouer les moralisateurs. Il analyse les faits, développe sa conception et les actions à entreprendre, et il affirme que la paix dépend de l'amélioration des rapports économiques entre pays développés et pays en voie de développement. C'est un vibrant appel à la solidarité mondiale.

En 1968, il vend sa tiare et donne l'argent aux pauvres ; sa chaise à porteurs est reléguée au musée du Latran.

Quant au concile Vatican II, dès l'ouverture de la deuxième session, Paul VI rappelle que les grands axes doivent être la doctrine sur la nature de l'Église, son renouveau interne, son ouverture œcuménique.

À la quatrième session, il annonce la création d'un Synode des évêques, organe consultatif qui l'assistera. C'est le pape qui désignera pour chaque session un ou plusieurs présidents, humblement, ne cherchant pas à tout gérer.

Au final, Vatican II est bénéfique à l'Église catholique qui a modifié ses rapports avec les autres Églises, avec les États, dans la liturgie et dans ses points de vue laïcs-clerics.

Cependant, le schisme entre traditionnels et progressistes existe, dû en partie à cause du nouveau missel et de l'autorisation d'une liberté religieuse. En Vatican II, l'Église reconnaît, en effet, ne pas être seule source religieuse.

Sur le plan relationnel, Paul VI utilise, comme Jean XXIII, les médias pour diffuser la Bonne Parole et les commandements

de l'Église. Lors de la Journée mondiale des communications sociales, il déclare d'ailleurs : « Les moyens modernes de communication se présentent aussi pour les chrétiens comme des voies nouvelles pour leur mission de témoignage et de service de vérité » (6 février 1972).

JEAN PAUL (1978). Il est docteur en théologie. D'origine très modeste, il doit sa réussite à son intelligence mais également à son côté conservateur des valeurs de l'Église originelle.

Il choisit son double prénom pour marquer son attachement à Jean XXIII et à Paul VI.

Jamais, jusqu'alors, un nom composé n'avait été choisi. Jean Paul peut s'écrire à l'italienne, sans trait d'union, ou avec un trait d'union, comme le veut l'usage français.

C'est un homme de Tradition qui veut de la discipline et qui entend faire appliquer les règles du concile Vatican II. Il précise « qu'il veillera à ce qu'une impulsion, peut-être généreuse mais imprévoyante, n'en déforme ni le contenu ni les significations ».

Homme au visage rieur, il parsème ses sermons de petites histoires, souvent pleine d'humour, pour appuyer ses convictions. En lisant ses *Illustrissimi*, on cerne un peu le personnage qui écrit : « Comme il y a diverses sortes de livres, il y a diverses sortes d'évêques. Certains, en effet, ressemblent à des aigles qui planent avec les documents magistraux de haut niveau ; d'autres sont des rossignols qui chantent merveilleusement les louanges de Dieu ; d'autres, enfin, sont de pauvres roitelets qui, sur la dernière branche de l'arbre de l'Église, poussent de petits cris timides et cherchent à dire quelque chose de simple sur des grands sujets. [...] J'appartiens à cette dernière catégorie. »

Il connaît un règne très court. Élu le 26 août, il meurt le 28 septembre, soit un mois après. De santé fragile, il avait subi

quatre interventions chirurgicales et effectué deux séjours en sanatorium. Le 29 septembre 1978, le père Magee, son secrétaire particulier, le trouve mort, le livre *L'imitation de Jésus-Christ* entre les mains. Son médecin conclut à un infarctus du myocarde.

JEAN-PAUL II (1978-2005). Les Romains pressentaient un pape africain. C'est un Polonais qui est choisi. Le premier pape slave de l'histoire. Et Jean-Paul II se rend immédiatement populaire.

Longtemps professeur d'éthique, il met l'accent sur les problèmes moraux et s'intéresse aux problèmes de son époque.

Comme Paul VI, il ne perd pas une occasion de voyager et de rencontrer les peuples. Il émeut lorsqu'il embrasse le sol du pays visité ; il procure de la joie lorsqu'il va au-devant de la foule et soulève un enfant en riant ; il dérange lorsqu'il donne des leçons de morale. Jean-Paul II, tel une star, ne laisse pas indifférent. Certains l'idolâtrèrent, d'autres le haïssent, mais tous l'admirent.

Car ce pape a des atouts que ses prédécesseurs n'avaient pas.

D'une part, il est polyglotte et il s'adresse aux peuples visités dans leur langue maternelle. N'oublions pas que, lors de la première session de Vatican II, en 1962, Karol Wojtyła, soit le futur Jean-Paul II, est le porte-parole de la délégation polonaise car il maîtrise parfaitement le français, l'anglais, l'allemand, le polonais, le russe, l'espagnol, l'italien et le latin.

D'autre part, il donne lui-même les sacrements. Il n'hésite pas à distribuer la communion, confesser, marier, baptiser... et même si ces gestes sont rares de par son emploi du temps chargé, il fait tout son possible pour rester un pasteur au sein de son troupeau. Il vit parmi les hommes, au milieu d'eux, essayant de comprendre leurs soucis, leurs angoisses et leurs attentes.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Comment et où vivent les chrétiens dans le monde ?

En ce début de siècle, le nombre de catholiques augmente chaque année d'environ 2 %. C'est un des chiffres clés. Il est de 1,2 milliard en 2012, selon l'Annuaire pontifical.

L'Amérique latine est le premier continent catholique de la planète. Et le continent américain le premier continent chrétien. Les Amériques comptent, à elles seules, 50 % de la population catholique mondiale en 2012.

Le continent européen est également presque entièrement chrétien. Les peuples musulmans, dont la religion fait du prosélytisme une valeur première, n'ont pas encore réussi à s'installer partout, mais, de par leur intolérance dans les faits, ils repoussent toute initiative et toute installation chrétienne. Certains gouvernements vont jusqu'à persécuter ou fermer les yeux sur les persécutions de minorités chrétiennes, comme en Égypte, au Soudan, au Niger ou aux Philippines.

Au Moyen-Orient, ce sont les Coptes, première communauté chrétienne là-bas, qui sont visés. Visés et tués par les membres d'un mouvement islamiste appelé al-qaeda. Ces islamistes troublent l'esprit des musulmans et des non-musulmans car ils pratiquent une guerre contre toutes les personnes qui ne pensent pas comme eux. Que ce soient d'autres musulmans, des chrétiens, des juifs, des hindous, des croyants de toute sorte.

Selon des sources journalistiques, un chrétien est tué toutes les cinq minutes dans le monde. On explique ces meurtres à des conflits familiaux ou de voisinage. Des

populations entières sont déplacées au nom du droit du dirigeant politique. Les chrétiens ne sont pas violents et ne pratiquent point (de même que les juifs, si l'on ne prend que les trois religions monothéistes) les attentats et les persécutions à grande échelle ou ciblées sporadiquement. Le pape Benoît XVI déplore régulièrement les « violences absurdes » commises contre les chrétiens. En juin 2012, il exhorte les islamistes nigériens à « cesser immédiatement de faire couler le sang de tant d'innocents ».

Les chefs des États concernés ne l'écoutent pas. On est loin des papes qui levaient des armées pour défendre leur peuple assiégé.

Liste des papes

Classement : nom de pape, date de naissance, dates de règne, date de mort si différente, origine nationale, nom de la personne.

En italique, les antipapes.

I^{er} siècle

Pierre (?-64). Galilée.

Lin (?-67-76). Toscane.

Clet ou Anaclet (?-76-88). Rome.

Clément (?-88-97). Rome.

II^e siècle

Évariste (?-97-105). Grèce.

Alexandre (?-105-115). Rome.

Sixte (?-116-125). Rome.

Télesphore (?-125-136). Grèce.

Hygin (?-136-140). Grèce.

Pie (?-140-155). Italie.

Anicet (?-155-166). Syrie.

Soter (?-166-175). Campanie.

Eleuthère (?-175-189). Grèce.

Victor (?-189-199). Afrique.

Zéphyrin (?-199-217). Rome.

III^e siècle

Calliste, ou Calixte (v. 155-217-222). Rome.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Table

Préface

I^{er} siècle : 1-100. Jésus et ses disciples : le choix du premier chef de l'Église

Encadré : Les apôtres

II^e-III^e siècles : 101-300. Persécutions et crises internes

Encadré : Célibat et abstinence

IV^e siècle : 301-400. Les enjeux politiques transforment l'Église

Encadré : Les capitales de l'Empire

V^e siècle : 401-500. Les invasions barbares

Encadré : Le concile de Chalcédoine

VI^e-VII^e siècles : 501-700. L'Église et les papes garants de l'unité

Encadré : Le baptême

VIII^e siècle : 701-800. Pour les papes, le salut est en Occident

Encadré : L'affaire des icônes ou querelle des images

IX^e siècle : 801-900. Indépendamment des papes, les rois francs christianisent l'Europe

Encadré : Le Filioque

X^e siècle : 901-1000. Des réformes monastiques malgré des papes maudits.

Encadré : L'abbaye de Cluny ou La réforme clunisienne

XI^e-XII^e siècles : 1001-1200. Les papes dans le jeu politique des empereurs allemands

Encadré : La querelle des Investitures

XIII^e siècle : 1201-1300 Les papes sont gênés par le rayonnement de la France

Encadré : Les grandes croisades

XIV^e siècle : 1301-1400 Des papes français s'installent à Avignon.

Encadré : L'ordre du Temple

XV^e siècle : 1401-1500. Les papes préfèrent le temporel au spirituel

Encadré : L'Année sainte, ou jubilé

XVI^e siècle : 1501-1600. Les papes pendant la Réforme

Encadré : Le concile du Latran et le concile de Trente

XVII^e siècle : 1601-1700. Les papes tranchent les querelles théologiques et scientifiques.

Encadré : Le jansénisme

XVIII^e siècle : 1701-1800. Les papes dans le siècle des Lumières
Encadré : La déchristianisation de l'Europe

XIX^e siècle : 1801-1900. L'Église représentée par des papes antilibéraux.

Encadré : En France, les curés de campagne

XX^e siècle : 1901-2000. Les papes ne peuvent plus faire fi du monde contemporain

Encadré : Les symboles papaux

XXI^e siècle : 2001-2100. Les chrétiens comptent sur les papes pour les aider et les guider

Encadré: Comment et où vivent les chrétiens dans le monde

Liste des papes

Bibliographie

Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie
en décembre 2012

N° d'imprimeur : XXXXX

Dépôt légal : janvier 2013

Imprimé en France



Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 – Perpignan
521/2012